

Title	Histoires françaises de Nagaï Kafû «Théâtre, Un amour à l'étranger» (II)
Sub Title	永井荷風「脚本 異郷の恋」(第二幕)(『ふらんす物語』) (フランス語訳) Histoires françaises de Nagaï Kafû «Théâtre, Un amour à l'étranger» (II) (traduction)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2024
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.79 (2024. 10) ,p.27- 45
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20241031-0027

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Théâtre, Un amour à l'étranger » (II)

YAMAMOTO Takeo

Kafû (1879–1959) écrit peu de pièces de théâtre. Il est essentiellement romancier. « Théâtre, Un amour à l'étranger » est donc une de ses rares œuvres théâtrales. C'est un drame en trois actes et quatre scènes. L'acte I est traduit dans le numéro précédent de la présente revue²⁾ : la scène se situe à New York. Le héros, jeune Japonais, Suzuki veut épouser Clara, jeune fille américaine, mais sa famille japonaise ne le permet pas. En plus, Clara décide de partir pour la Suisse, avec sa famille, pour étudier la musique. Lorsque les deux s'en parlent tristement dans un parc, l'autre couple nippo-américain, Kobayashi et Annie, apparaît et ils parlent de leur vie de bohème, qui est assez déréglée.

L'acte II traite de la haute société nippo-américaine : devant plusieurs Américains, Fujisaki, étudiant japonais, fait un assez long discours sur le Japon de l'ère de Meiji (1868–1912) : il critique, avec humour, la modernisation précipitée de son pays natal. Après cela, il se met à danser avec une

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 109–130.

2) Takeo Yamamoto, « *Histoires françaises* de Nagai Kafû, « Théâtre, Un amour à l'étranger (I) » », *Revue de Hiyoshi, Langue et littérature françaises*, n° 78, le 31 mars 2024, p. 105–120.

Américaine pour aller au bal. Par ailleurs, Tanabe, un autre étudiant japonais, se fâche contre lui, parce qu'il le considère comme un ricanneur par rapport à leur patrie. Enfin, dans les dernières scènes, Suzuki et Clara réapparaissent sur scène. Revenu du bal, Fujisaki leur donne une lettre de Kobayashi, qu'un enfant messenger lui a confiée : elle raconte le double suicide de Kobayashi et Annie.

UN AMOUR À L'ÉTRANGER

DRAME EN TROIS ACTES ET QUATRE SCÈNES

Acte II

Dans le salon d'une soirée mondaine. Le soir.

Presqu'au fond à droite, se trouve le palier d'un escalier montant. À gauche, il y des fenêtres et une cheminée sur laquelle sont posés des bibelots. En face, un rideau magnifique de velours mis d'un côté, derrière lequel on voit le fond d'un couloir qui mène à un grand salon. Une serre froide où on voit les feuilles vertes de plantes en pot. Il y a un vestiaire près de l'escalier. Toutes les planches de la scène sont recouvertes d'une belle moquette. Des lampes, des chaises, des canapés, des fauteuils, des torses sculptés, de petites tables sur lesquelles sont posées des bouteilles de whisky, des verres, etc. Trois Américains, trois Américaines, deux Japonais (Fujisaki et Tatebe) qui sont, tous les deux, étudiants d'une classe supérieure, un Japonais (Yamada) qui est un homme d'affaires, aux cheveux grisonnants. Tous les hommes portent une tenue de soirée et toutes les femmes une robe du soir, les uns s'installent sur une chaise, un canapé..., où ils veulent, les autres se tiennent debout. L'un fume. On entend faiblement une valse depuis un salon invisible depuis la scène. On lève le rideau.

I

L'Américain I. — Pour quelle raison Mademoiselle Clara va-t-elle jusqu'en Italie ? S'est-elle fiancée avec Monsieur Suzuki ?

Fujisaki. — J'ai cru entendre parler de cette histoire...

La dame américaine I. — Moi, vraiment, je l'envie. Si je comprenais la langue japonaise, comme cela m'intéresserait ! Je ne resterais jamais inutilement aux États-Unis qui sont si inintéressants.

Tatebe. — Vous venez au Japon ?

La dame américaine II. — J'y vais ! Je me ferai naturaliser japonaise sans hésitation ! Je deviendrai complètement une *mousmé* japonaise, je porterai des *kimonos*, puis je marcherai, avec une belle ombrelle ouverte.

La dame américaine III. — Moi, je... Comment ça se dit ?... l'homme remplace le cheval... cette petite voiture...

L'Américain I. — *Rikisha* (pousse-pousse)! C'est ça ?

La dame américaine II. — Exact ! Et puis moi, je voudrais me promener en *rikisha*, tout en serrant, dans mes bras, un chien japonais, à poil long, mignon, comme un chat. Combien ça m'amuserait !

L'Américain II. — Le Japon est-il toute l'année en fleurs ? C'est vraiment un bel endroit, n'est-ce pas ! L'autre jour, j'ai vu une pièce de théâtre, intitulée *Mikado*. Je l'ai beaucoup aimée ! Ça, c'est vrai ?

Tatebe. — Les paysages en arrière-plan ? Ou les personnages ? (*d'un air un peu embarrassé.*)

La dame américaine I. — Moi aussi, j'ai vu cette pièce de théâtre ! C'était vraiment joli ! Pas seulement par rapport aux femmes, les hommes aussi portaient un *kimono* joliment brodé et ils étaient coiffés. Je voudrais aller au Japon pour marcher, sous des fleurs de cerisiers, bras dessus, bras dessous avec un homme qui porte ce joli *kimono*-là. Moi, de quel bel amour rêverais-je ! (*tout en tremblant d'un air joyeux.*)

L'Américain III. — Madame Mary, vous, si vous aimez un homme japonais sous des fleurs de cerisiers, nous, nous allons entendre des *mousmés* aimables jouer du *shamisen*, en goûtant du thé vert, près de la fenêtre avec des glycines en fleurs.

Tatebe. — Vous ne savez pas encore, mais... Ce sont des *geishas*, qui sont des femmes d'un rang très bas. (*D'une fureur intériorisée.*)

Fujisaki. — (En riant.) Elle ne sont jamais vulgaires ! Elles sont musiciennes. Elles sont des déesses de la beauté ! Elles sont plus grandes que les nouveaux vaisseaux de guerre *** envoyés en Occident il y a quelque temps,

pour contribuer à la présentation du Japon dans le monde !

L'Américain II. — Vous avez tout à fait raison. Nous, les Américains aussi, avons des bâtiments de guerre. Les Anglais en ont plus. Mais, des *mousmés* aimables ! Leur chignon comme un papillon ! *Des mousmés*, dont les manches, comme les ailes d'oiseaux, flottent, n'existent nulle part ailleurs dans le monde !

La dame américaine I. — Vous, pourquoi vous ne venez pas en portant ce beau *kimono*-là ? C'est vraiment dommage !

La dame américaine II. — Si vous étiez venus, ce soir, en portant un *kimono* brodé, vous auriez pu être asphyxiés à cause de baisers !

L'Américain II. — Mademoiselle Clara a vu quelque part, sans aucun doute, monsieur Suzuki, qui se faisait un chignon et qui portait un éventail. C'est probablement pourquoi elle l'a aimé tant que ça !

L'Américain III. — Monsieur, pour quelle raison vous vous êtes fait couper les cheveux court ? Sur le moment, c'était vraiment dommage, n'est-ce pas ? (*Il le dit d'un ton sérieux.*)

Tatebe. — Aujourd'hui, à notre époque civilisée, il n'y a personne qui se fait un chignon ! Le Japon d'aujourd'hui, qui a vaincu la Russie, est comme les États-Unis, comme les pays occidentaux. Il existe des trains, des bateaux à vapeur, un parlement, des hôpitaux, et des écoles aussi. Il n'y a rien de différent de l'Occident. Sur un point, il avance plus que l'Occident ! Le Japon du XX^e siècle a la grande mission d'harmoniser la civilisation occidentale et le *bushido* du Japon ancien, pour le progrès du monde, pour le bonheur de l'humanité. Enfin, nous, nous avons pour mission de nouer les deux grandes pensées de l'Occident et de l'Orient.

Fujisaki. — Oh, c'est une grande mission ! Je n'en avais jamais entendu parler ! Monsieur Tatebe, avez-vous reçu un ordre de la sorte du consul ?

Il boit du whisky posé sur la table. L'homme d'affaires Yamada pouffe sans le vouloir.

Tatebe. — Mais vous ! Il n'est pas temps de plaisanter ! Nous, nous devons rectifier le malentendu auprès des étrangers. C'est le devoir des sujets de l'Empire...

La dame américaine I. — Oh là là ! Donc, nous nous sommes mépris ? Le Japon n'est-il pas le lieu que nous imaginions ?

Fujisaki. — (*En se tournant vers Tatebe, d'un ton ricanneur.*) Non. C'est tout à fait différent. Il n'y a absolument pas de machin primitif, comme le *rikisha*, que l'homme est chargé de tracter, à la place des animaux. Il y a un ou deux siècles, les hommes se faisaient un chignon, ils portaient un sabre et un *kimono* brodé. Un grand amiral de votre pays, qui s'appelait Perry, comme notre amiral Tôgô, vint au port d'Uraga sur un bateau noir et tira au canon pour donner l'ordre au peuple japonais d'être civilisé. Alors, le peuple japonais, une trentaine millions de personnes, ils se coupèrent leur chignon, abandonnèrent leur sabre, commandèrent leur costume, tout à la fois ! Quant à l'agitation de ce moment-là, même s'il y avait eu dix entreprises de couture, comme Rogers Pitt, elles n'auraient pas semblé suffire.

Tatebe. — Monsieur, a... assez ! Ça suffit ! (*Il rougit de colère.*)

L'Américain I. — Si j'avais alors satisfait, tout seul, cette demande, j'aurais accumulé une énorme fortune. Aujourd'hui, c'est trop tard, n'est-ce pas ?

Fujisaki. — Naturellement, c'est trop tard. Actuellement, le Japon est *déjà*, tout à fait, civilisé, comme le dit monsieur Tatebe. Il est devenu comme l'Occident !

La dame américaine I. — Alors, il n'y a plus de *rikisha* ? Il n'y a plus de personnes qui portent un beau *kimono* ?

La dame américaine II. — Il n'y a plus de fleurs de cerisiers ?

L'Américain II. — C'est dommage ! On a fait des choses regrettables !

L'Américain III. — Pour quelle raison ont-ils abandonné leurs belles mœurs de leur pays ?

Tous les trois l'ont dit d'un air tout à fait désolé. Tatebe est tellement en colère qu'il semble ne pas pouvoir parler, bien qu'il le veuille. Fujisaki parle toujours d'un ton ricaneur, d'un air tout joyeux.

Fujisaki. — Pour quelle raison ? Ce n'est pas notre faute, pas celle des Japonais. C'est la faute de vos ancêtres qui vinrent nous donner l'ordre d'être civilisés, tout en prenant la peine de traverser la mer. Les États-Unis sont le père de la civilisation du Japon. Enfin, il semble que c'est vous qui avez donné l'ordre de nous faire couper le chignon et de porter des vêtements occidentaux.

La dame américaine I. — C'est pour ça que je n'aime pas le gouvernement des États-Unis, ni celui du parti républicain. Désormais, il vaut mieux que les Américains persistent dans la doctrine de Monroe pour ne pas faire d'interventions inutiles.

Fujisaki. — Vous avez tout à fait raison, parce qu'un Américain qui s'appelle Perry a détruit l'œuvre d'art vivante, la plus belle du monde. Cette faute est extrêmement grave. Si vous venez, aujourd'hui, vous amuser au Japon, il n'y a plus rien de mystérieux. Les sanctuaires shintoïstes et les temples bouddhistes, que vous trouverez beaux et intéressants même seulement en regardant leurs photos, seront de plus en plus détruits. On a accueilli le général Booth comme un sauveur. Le christianisme a gagné en influence et des églises en bois se sont élevées un peu partout. Le Japon est un des pays les plus christianisés. On trouve la collecte de dons pressante auprès de chaque maison par l'Armée du Salut comme une affaire connue de tous. Mais la police punit même, en les accusant d'être mendiants vagabonds, les bouddhistes, portant une coiffure conique et plate et une étole de bonze, qui marchent de ville en ville, en faisant sonner les clochettes de leur bâton, et en lisant des *soutras* d'une voix joyeuse.

La dame américaine I. — Je me suis décidée ! Je rechercherai, dans le parlement des États-Unis, leur responsabilité dans la destruction des mœurs

étranges du monde !

Fujisaki. — Vous pourriez le faire, également. C'est très intéressant ! L'Empire japonais a complètement perdu ses anciennes mœurs et beaux paysages, mais puisqu'on a tout sacrifié pour les cinq continents, le monde entier, comme monsieur Tatebe vient de le dire, vous, prenez le Japon en considération, il vous faudrait changer d'attitude à l'égard du Japon. Enfin, j'espère que vous considérez l'Empire japonais comme le pays où il y a quelque chose de nouveau à apprendre plutôt que comme un objet de votre divertissement.

Yamada. — Mesdames et messieurs, attention, s'il vous plaît ! Monsieur Fujisaki, faites un bon discours !

L'homme d'affaires Yamada bat des mains tout en riant. Avant ce moment, trois ou quatre personnes, hommes en tenue de soirée et femmes en robe du soir, ayant l'air fatigués du bal dans la salle du fond, étaient sortis d'entre les rideaux en face, restaient pour l'écouter. Après Yamada, tout le monde bat des mains. Fujisaki se met debout sur une chaise basse qui est là par hasard, et il les salue du regard en tant qu'orateur.

Fujisaki. — *Ladies and gentlemen* ! Mesdames et Messieurs, vous, qui êtes venus nombreux dans cette salle ! Mes chers Américains, je vous remercie de me faire l'honneur de vous présenter le dernier modèle de l'Empire japonais du XX^e siècle : *up to date*³⁾ ! Je n'hésite pas à déclarer, en un mot, que l'Empire japonais est un pays modèle ! Au cas où cela ne vous plaira pas, les places seront remboursées ! Mon discours est authentique ! S'il y a quelqu'un qui en doute, allez le voir même ce soir ! N'importe quel sujet de l'Empire japonais pense que ce n'est pas suffisant de ne pousser que de joyeux vivats, en se mêlant à la foule dans la rue, pour accueillir les visiteurs étrangers, on présentera donc une sincérité chaleureuse, sûrement même en précipitant des

3) Mots anglais retranscrits phonétiquement en japonais dans le texte original.

femmes, des enfants et des personnes âgées dans les fossés pour les piétiner violemment avec les dents de ses *geta*, socques de bois avec deux lanières en V. L'Empire japonais est, comme l'histoire le prouve, un pays sur lequel l'empereur règne depuis toujours et pour toujours et qui est philanthropique pour tous les pays. Il est une société amicale au point que les *gentlemen* s'enivrent à mort pour dormir dans la rue comme dans leur maison, dans le caniveau comme sur leur oreiller. Le gouvernement, la police et le peuple ont des relations intimes comme un père et ses enfants. Donc, des réunions politiques jusqu'à tous les spectacles, les fêtes sportives, enfin à presque tous les endroits où les gens se réunissent, les agents de police en costume austère se déplacent toujours pour impressionner la populace de leur honneur suprême. Tout le peuple accorde de l'importance à l'épargne, de sorte qu'on n'utilise pas de niveleuse pour construire des routes comme aux États-Unis. Les sujets sont obligés d'aplanir les gravillons répandus dans la rue, en marchant dessus avec leurs chaussures. Ils ne construisent pas d'égouts pour rendre les terres des cimetières où leurs ancêtres reposent, les plus fertiles possibles. Ils font absorber des ordures au sol pour n'en donner ni une seule goutte ni un seul morceau comme appât aux poissons. On n'utilise jamais d'anthracite pour les locomotives à vapeur qui roulent dans tout le pays. On choisit des trucs qui font tomber le charbon à verse. En effet, cela se base probablement sur le sens de l'économie patriotique hérité de leurs ancêtres, lequel veut carboniser le sol. La défense absolue de fumer dans le *tramway* est une preuve de la courtoisie des sujets du grand Empire japonais. Mais, ils sont également des hommes courageux, à la fois entrepreneurs et actifs, qui ont vaincu la Russie ! Ils ne sont pas un peuple mou, qui attache de l'importance aux formalités inutiles. Lorsqu'on monte dans le train et qu'on en descend, on n'hésite jamais à pousser et faire tomber les femmes. Les sujets du grand Empire japonais sont des hommes vertueux, conformes à la morale solennelle ! Les journaux de tout le pays prouvent impeccablement leur haine, extrêmement

forte, pour l'adultère, l'injustice, le vice. Je suis une des personnes qui sont les plus désolées que les Occidentaux ne puissent pas lire les faits divers des journaux japonais. Le viol, l'adultère, le meurtre, la vie privée des *gentlemen*, ce sont les données principales des informations des journaux de notre pays, par-dessus tout : la politique, le commerce, l'industrie. Les lecteurs ne sont pas satisfaits de simples évocations de faits. Les journalistes décrivent vivement, tout en répondant aux exigences des lecteurs, toutes les circonstances du viol et de l'adultère, surtout le spectacle d'un moment de l'impudicité, dans tous ses détails, selon leur inspiration, plus libre que les romanciers. Tous les sujets du grand Empire japonais sont de grands philosophes. Ils sont des saints qui se résignent complètement à leur sort. Ils n'ont aucune ambition héroïque de devenir des dominateurs du monde. Bien que l'Empire soit éternel, on approuve la théorie des astronomes sur la longévité de la Terre entière dont il fait partie. Les sujets du grand Empire japonais sont trop fiers pour vouloir, avec regret, transmettre la gloire du développement de leur peuple pour les générations futures, en laissant l'art et la science, comme les Français, sur la Terre qui n'est pas éternelle. Pour faire allusion à la vanité du monde où toutes les choses sont fugaces, en principe, on gère si précairement les télégraphies, les berges, les murs en pierre, les chemins de fer, tous, depuis les villes jusqu'à n'importe quel endroit, qu'ils se brisent ou s'effondrent chaque fois qu'il pleut, qu'il vente et qu'il neige. Le grand Empire japonais est un pays modèle du monde. Moi, qui ne suis qu'une personne sans importance, j'ai l'honneur si suprême d'être un sujet d'un si bel empire que je voudrais plutôt, avec révérence, refuser poliment ma nationalité. Mesdames et messieurs, chers Américains ! Pour l'Empire modèle du monde, pour les *mousmés* que vous aimez, chantons ensemble notre vulgaire hymne national, *Tchonkina tchonkina*, que vous avez déjà vu dans les pièces de théâtre...

Fujisaki dirige le chant. Tout le monde le suit.

Tout le monde. — *Tchonkina, tchonkina, tchonkina, kinakina...Nagasa-*

ki, Hakodate, tchotchonga, yoï...

Tout le monde chante itérativement, puis les hommes et les femmes se mettent à s'égayer pour danser ensemble avec Fujisaki, enfin ils entrent dans la pièce, derrière les rideaux en face. Tatebe et Yamada restent tous les deux.

II

Tatebe. — C'est un vrai scandale ! On ne peut jamais le laisser parler comme ça, sur les devoirs nationaux. Moi, je ne peux m'en empêcher. Je vais le punir !

Il commence à le suivre, avec indignation. L'homme d'affaires Yamada apaisait souvent la colère vive de Tatebe, déjà pendant le discours de Fujisaki, maintenant Yamada rattrape précipitamment Tatebe, tout en regardant son état.

Yamada. — Monsieur Tatebe, doucement ! Ne soyez pas si fâché ! Doucement !

Yamada l'arrête tout en l'embrassant pour l'asseoir sur une chaise.

Tatebe. — C'est un vrai scandale ! Il n'est pas de notre peuple ! Traître à notre patrie ! Il faut l'exécuter ! Ce n'est pas autre chose ! Je ne peux supporter qu'il se moque de notre nation devant des étrangers ! Absolument pas ! Je vais le battre à coups de poing avec la bénédiction des dieux !

Yamada. — Ce n'est plutôt pas bien de faire cette chose-là pendant le banquet. Retenez-vous, ce soir, je vous prie, par considération pour moi, une personne âgée.

Tatebe. — Ce n'est pas autre chose ! C'est un criminel qui a calomnié notre pays ! Il n'y a pas un instant à perdre.

Yamada. — Il est plus déshonorant de faire cela devant des étrangers. Les Américains sont, en général, généreux et distraits, de sorte qu'ils prennent son discours au sérieux moins que vous le croyez. Ce soir, il est plutôt préférable de laisser tomber pour faire la fierté de notre pays. Le

mieux est de ne pas embrouiller l'affaire. Si vous avez quelque chose à lui dire, vous pourrez discuter suffisamment, tous les deux, lorsque vous serez seuls demain ou même ce soir, après être sortis de cette maison. Seulement ce soir, laissez faire le vieil homme que je suis, pendant que vous vous mettez là.

Tatebe. — Alors, je suivrai votre conseil, malgré ce cas impardonnable. En revanche, j'ai une question à vous poser.

Yamada. — Quoi ?

Tatebe. — Vous avez dit, tout à l'heure, que les Américains étaient trop généreux pour prendre ce discours au sérieux autant que je le crois.

Yamada. — Mais oui. (*Il fait oui de la tête.*) Aucun problème. (*Il dit d'un ton magnanime.*) Ils ne le prennent pas au sérieux.

Tatebe. — Le dites-vous, en tant qu'aîné parmi les ressortissants japonais aux États-Unis ? Si oui, je dois beaucoup vous contredire, avec impolitesse, comme pour ce crétin-là.

Yamada. — Monsieur Tatebe, vous considérez cette petite chose comme grave, ça me gêne. Néanmoins, ce soir, on peut tout dire. Ce soir, vous le savez — c'est sans cérémonie, on veut s'amuser joyeusement, en dansant et en chantant, toute la nuit, jusqu'au matin, parce qu'une de vos amis, Clara, partira, demain, au petit matin, pour l'Europe, alors pourriez-vous mettre toute cette histoire de côté ? Si vous êtes vexé, je vous demande pardon.

Tatebe. — Mais, je suis confus. Moi, je ne relève jamais les *lapses*, concernant votre opinion. Cependant, à votre avis, les Américains sont tellement généreux qu'on peut tout leur dire, aucun problème, c'est ce qu'on entend. Parmi les individus, on peut le dire. Mais, pour la nation toute entière, chaque ressortissant, qui peut exercer tous ses droits individuels à l'étranger, très lointain, sous la protection de l'État, devrait, à tout prix, essayer d'éviter les malentendus, même pour des choses insignifiantes. Qu'on le considère comme très léger, comme vous, moi, je ne m'en rends pas compte...

Pendant cette conversation, Ichirô Suzuki en tenue de soirée, Mademoiselle Clara en robe du soir, avancent bras dessus, bras dessous, à petits pas pressés, d'entre les rideaux en face.

III

En voyant Yamada et Tatebe, Clara conserve ses distances avec eux.

Clara. — Monsieur Tatebe, vous vous retirez dans ce coin-là ? Là, tout le monde danse avec fougue.

Suzuki. — Moi, je suis sur le point de tomber. Je ne peux reprendre mon souffle, si je ne prends pas un peu de repos. (*Il s'assied sur une chaise près de lui, non occupée.*)

Yamada. — Alors, je peux vous aider, moi, qui ne suis qu'un vieil homme ?

Clara. — Monsieur Tatebe, mais qu'est-ce qu'il y a ? Vous sentez-vous mal ? C'est probablement à cause de la canicule. Aspirez le parfum de ces brins de muguet. Cela vous rafraîchira.

Clara se serre contre Tatebe, qui se durcit, et elle tire deux ou trois brins de muguet du bouquet qui est fixé sur sa poitrine pour les mettre à la boutonnière de l'habit de Tatebe.

Tatebe. — Ah, merci ! Ah, je vous suis très reconnaissant ! (*Il se durcit encore plus.*)

Clara. — Ça sent vraiment bon, n'est-ce pas ? On a plutôt mal à la tête avec la senteur des roses. Le muguet me plaît beaucoup. Il est vaguement modeste et gracieux, probablement en raison de *Lilly of the Valley* comme on l'appelle dans la chanson.

Tatebe. — Ah bon...

Tatebe essuie son front moite avec son mouchoir. Suzuki, qui semble avoir soif, boit du whisky sur un guéridon avec l'homme d'affaires Yamada.

Les deux Américaines de tout à l'heure reviennent. La dame américaine

I dit énergiquement...

La dame américaine I. — Monsieur Suzuki ! Donnez-moi à boire...

La dame américaine II. — À moi aussi...

Elles viennent, toutes les deux, en courant, sur un pas de danse.

Yamada. — *Mesdemoiselles, voudriez-vous du whisky ? (Il le dit d'un ton mielleux.)*

La dame américaine I. — Ha ! ha ! Mais non ! Pas de *whisky*. Là, de l'eau gazeuse, un verre à ras bord, s'il vous plaît !

Les deux femmes tendent leur verre. Suzuki leur verse à boire. Elles vident leur verre d'un trait, juste après cela, elle dit...

La dame américaine II. — Alors, monsieur Yamada, dansez avec moi, s'il vous plaît. On va danser ? Allons, monsieur⁴⁾.

Yamada. — Avec plaisir⁵⁾. *(Il remplit exprès une formalité de politesse archaïque pour lui serrer la main.)*

La dame américaine I. — Monsieur Tatebe, vous devenez mon cavalier !

Tatebe. — Moi, je ne sais pas danser. Je ne sais comment faire.

Elle serre la main à Tatebe, qui est confus, pour l'emmener de force, et tout le monde entre dans la salle au fond, tout en dansant. Clara et Suzuki restent tous les deux. On entend un peu les rires et la mélodie d'une valse venant du fond.

IV

Suzuki s'appuie sur un canapé et tire un cigare pour le fumer. Clara s'approche de lui.

Clara. — Vous semblez très fatigué. Reposons-nous ici un peu, tous les deux.

Suzuki. — Oui, c'est parce que je ne me suis pas entraîné depuis long-

4) Mots français retranscrits phonétiquement en japonais dans le texte original.

5) Mots français retranscrits phonétiquement en japonais dans le texte original.

temps. Pour le moment, c'est ma dernière chance de danser avec vous... Je crois que je ne peux danser avec vous que ce soir, donc j'ai beaucoup dansé. Mademoiselle Clara, vous aussi, vous êtes fatiguée, n'est-ce pas ? Asseyez-vous. (*Il tient la main de Clara pour la tirer sur le canapé et regarde son visage.*) Enfin, nous n'avons que ce soir. Vous allez vous rendre en Europe dès l'aube.

Clara.— Mon chéri, puisque, vous aussi, vous dites cette chose triste, je ne peux plus partir. Pensez à mon retour de l'Europe, de l'année prochaine. Monsieur Suzuki, parlez-moi d'un nouvel espoir ! Vous m'avez écrit que vous consulteriez encore une fois votre famille, n'est-ce pas ? Si seulement vous me le permettez, moi aussi, j'écirai à vos parents.

Suzuki. — Écrivez-leur ! Mon père est un homme qui a fait un tour de l'Europe. Il lit l'anglais. Mais, mademoiselle Clara, si je m'épanche sur vous, ma lettre, votre lettre ni n'importe quelle parole de passion, ne feront aucun effet à mon père. Mon père est un homme qui s'appelle *Japonais*. Il a voyagé à l'étranger, mais ce n'est, au plus, qu'une tournée d'inspection de la politique, du commerce, de l'industrie et de l'aspect de la civilisation, il n'a pas touché à la vie intérieure, profonde, de la civilisation. Cette sorte de gens ne connaîtront jamais au fond les subtilités de l'amour. Ils ne savent pas imaginer le sens de la vie. Il n'y a rien de plus difficile que de comprendre les sentiments sans raison. Cette sorte de gens, ceux qui gèrent le nouveau Japon, portent des vêtements occidentaux et parlent de politique dans des bâtiments occidentaux, mais ils sont tous de vieux conservateurs. Intellectuellement, ils rient jaune en serrant la main aux étrangers, comme un moyen politique, mais ils ne se familiarisent jamais avec eux, avec un sentiment naturel. On ne peut jamais être sans préjugés, concernant les races. Ces gens-là ont complètement abattu le régime féodal du Japon, mais ces révolutionnaires ne connaissent aucune révolution chez eux. Mademoiselle Clara, il est trop prématuré de considérer le Japon comme civilisé, comme les États-Unis, bien

qu'on ait son parlement et son armée. Mademoiselle Clara, moi, je vous assure qu'il n'y a presque aucun espoir pour notre amour.

Après avoir tout dit, il se relève du canapé, en ayant l'air de ne plus le supporter, pour avancer de deux ou trois pas. Clara couvre son visage de ses mains. Du fond, on entend un peu les rires des hommes et femmes et la musique du bal. Clara lève la tête.

Clara.— Alors, nous devons pleurer, toute notre vie, sur notre amour perdu, c'est ça ?

Suzuki. — Notre amour ne tiendra pas debout, à moins que nous n'abandonnions notre famille, notre société, tout. C'est un désespoir !

Clara se cache le visage dans ses mains, de nouveau.

Suzuki. — Sinon — nous ne serons en paix que dans la mort.

Clara.— Ah ! La mort — .

Clara se relève résolument du canapé, en criant, pour regarder un moment Suzuki en silence, et dit...

Clara.— Moi, j'y ai déjà renoncé. Désespoir ! Désespoir ! Mais, je ne tomberai pas à cause du désespoir. Nous sommes un nouveau peuple ! Monsieur Suzuki, nous ne sommes pas cet homme et cette femme italiens que Shakespeare écrivit. Nous persisterons, tous les deux, à pleurer sur notre sort ! Cependant, nous ne tomberons pas ! Nous ne mourrons pas !

Elle le déclare d'un ton tranchant.

Suzuki. — Clara !!!

Tout en le criant, Suzuki court pour se jeter aux pieds de Clara et lui serre les mains et il lève la tête. Elle s'appuie sur une table près d'elle.

Clara.— Mais j'y pense, depuis deux ou trois ans... déjà trois ans d'adolescence, je me suis enivrée d'un amour exquis. Ah, même seulement en raison de cela, j'aurais dû remercier Dieu qui m'avait fait naître sur la terre ! Monsieur Suzuki, promettez-le-moi ! Nous n'oublierons jamais éternellement que nous sommes meilleurs amis...

Suzuki. — Clara, je vous le promets !

Suzuki se relève pour embrasser légèrement Clara, comme s'il la ménageait et l'aidait, et il l'installe dans un fauteuil près d'eux.

Clara. — Je me rappelle mon bonheur passé jusqu'à aujourd'hui, c'était vraiment comme un rêve. Dès demain, je devrai regarder tristement le soleil couchant, qui descend sur l'horizon infini.

On commence à entendre le son fort des violons de la salle du fond. Suzuki s'appuie sur un bras du fauteuil.

Suzuki. — On pleure en se rappelant un rêve joyeux du passé dans le présent triste... Ah, souvenirs ! Mémoires ! Mademoiselle Clara, les larmes de souvenirs ! Elles sont, seules, des cadeaux du ciel éternellement intarissables que rien ne peut empêcher.

Il parle penché en avant. Clara l'écoute à la renverse. Les deux rapprochent leur visage, de plus en plus près, inconsciemment, et s'embrassent longuement.

V

Fujisaki, qui apparaît dans la partie précédente, jette un coup d'œil d'entre les rideaux en face, et il veut entrer, mais il semble hésiter. Enfin, il se décide à faire deux ou trois pas en avant.

Fujisaki. — *Excuse me, my friends.*⁶⁾

Suzuki et Clara le regardent, en se rapprochant, toujours, l'un de l'autre, absorbé dans leur extase silencieuse.

Fujisaki. — Monsieur Suzuki, d'où venez-vous ? Un *messenger boy*⁷⁾ m'a laissé cette lettre, en disant qu'elle vous était adressée.

Fujisaki s'approche de lui pour lui donner la lettre qu'il tient à la main.

Suzuki. — De qui ? (*Il regarde l'écriture sur l'enveloppe.*) Une lettre de

6) Mots anglais dans le texte original.

7) Mots anglais retranscrits phonétiquement en japonais dans le texte original.

Kobayashi... Qu'est-ce qu'il y a ? Excusez-moi, mademoiselle Clara.

Clara fait oui de la tête. Fujisaki s'installe sur une chaise près de là. Suzuki se tient debout et semble lire deux ou trois lignes de la lettre. Tout de suite, il parle d'un ton surpris.

Suzuki. — Quoi ! Kobayashi s'est suicidé !

Fujisaki. — Suicidé !

Fujisaki se relève vite de sa chaise. Clara se serre contre Suzuki. Suzuki lit la lettre.

Suzuki. — Nous deux remercions notre sort. Moi, j'arrive, avec Annie, à notre dernier moyen. Enfin, nous deux avons eu le courage de nous tuer avec résolution. Le suicide est le résultat inévitable de notre vie à deux, je pense donc qu'il est inutile d'en expliquer la cause à présent. Nous deux allons fumer de l'opium, fermer la chambre hermétiquement, ouvrir le robinet du gaz et nous nous endormirons. Avant de dormir, je vous présente, avec Annie, nos derniers vœux de bonheur, à mon frère de cœur. Quand nous vous avons rencontré l'autre jour, par hasard, dans le parc, vous avez gentiment parlé avec Annie, sans aucun préjugé moral, en la considérant comme un humain, pour cela, elle vous respecte comme un dieu. Votre attitude, généreuse et affectueuse, était la plus grande et dernière *bonne parole* pour son *esprit* empoisonné. Mon cher frère ! Lorsque cette lettre arrivera dans vos mains, Annie et moi, nous dormirons dans une paix éternelle...

Suzuki et Clara. — Oh !

Les deux se laissent tomber sur leur chaise pour couvrir leur visage de leurs mains. Fujisaki se tient toujours debout.

Fujisaki. — Chez lui, c'est loin ? Si on accourt tout de suite, on pourrait arriver à temps !

Suzuki. — Vous avez raison. (*Il se dresse à moitié.*)

Fujisaki. — Si c'est une asphyxie, on peut encore les sauver. Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous d'y aller !

Suzuki. — Mademoiselle Clara, moi, j'y vais, ventre à terre. Vous, Monsieur Fujisaki, alors, je vous demande de vous occuper d'elle.

*Il serre la main de Clara et va vers la porte droite d'un pas rapide.
Dans le salon du fond, une mélodie de bal, des voix d'hommes et femmes qui
rient et font du vacarme.*

RIDEAU

(À suivre)